

Ce que peut la sociologie

BERNARD LAHIRE

l'Institut Universitaire de France

When it is relational, processual, and it articulates the incorporated dispositions of the actors and the contexts of their actions, sociology “desevidentialize,” denaturalize, desubstantialize, and historicize the social world by contributing to do away with spontaneous representations that distort the reality of things. Besides, when sociology studies the social at the level of the individuals and individual actions, it destroys the fictions (juridical and philosophical) of the isolated individuals, enclosed on himself, free and fully conscious of everything. By producing images of the real state of the social world, sociology fully participates in the democratic life of our societies and should, therefore, be at the heart of the formation of citizens.

Lorsqu'elle est relationnelle, processuelle, et qu'elle articule les dispositions incorporées des acteurs et les contextes de leurs actions, la sociologie ‘désévidentialise’, dénaturalise, désubstantialise et historicise le monde social en contribuant à chasser les représentations spontanées qui déforment la réalité des choses. Lorsque, par ailleurs, elle étudie le social à l'échelle des individus et des actions individuelles, elle détruit les fictions (juridique comme philosophique) de l'individu isolé, enfermé sur lui-même, libre et pleinement conscient de tout. Produisant des images un tant soit peu précises et justes de l'état réel du monde social, la sociologie participe pleinement à la vie démocratique de nos sociétés et devrait, pour cette raison, être au cœur de la formation des citoyens.

DEPUIS SA CRÉATION, LA SOCIOLOGIE n'a cessé d'apporter des connaissances décisives sur nombre de questions publiquement débattues ou politiquement considérées comme majeures: celles ayant trait aux transformations de la famille ou du travail, à l'immigration, aux inégalités scolaires, culturelles ou sexuées, à la sexualité, à l'urbanisation des sociétés et à la ségrégation urbaine, aux processus de mobilité sociale, à la science

Bernard Lahire, Membre senior de l'Institut Universitaire de France, Professeur de sociologie, Ecole Normale Supérieure de Lyon, Site Descartes, 15 parvis René Descartes, BP 7000, 69342 Lyon Cedex, France. E-mail: Bernard.Lahire@ens-lyon.fr

et aux techniques, à la maladie et à la médecine, à l'art et à la littérature, aux sports et aux loisirs, à la vieillesse et au vieillissement, à l'institution carcérale, à la délinquance, à la pauvreté et au chômage, etc. Elle a éclairé, de plus, des dimensions fondamentales de l'expérience telles que le rapport à l'espace, au temps, à la mort, à l'argent, etc.

Avec ses méthodes propres (observations, entretiens, questionnaires, analyse de discours), elle décrit et analyse nombre d'univers sociaux, du monde des chômeurs de longue durées, des employés précaires ou des ouvriers à celui de la grande bourgeoisie, pénètre dans les coulisses d'une multitude de métiers ou d'institutions, étudie des pratiques variées, des plus légitimes aux moins légitimes, ainsi que toutes sortes de situations vécues comme problématiques (de l'échec scolaire à la dépression, en passant par l'anorexie, le déclassement social, la toxico-dépendance, le racisme, le harcèlement sexuel ou moral, la délinquance ou le crime, le terrorisme, etc.). Et à chaque fois, elle fait apparaître les *logiques* présidant à des pratiques qui semblent au départ le simple fait du hasard ou du destin (le choix du conjoint ou des amis, l'orientation scolaire ou professionnelle, les goûts culturels, alimentaires ou sportifs, les opinions politiques, religieuses, etc.). Elle *historicise* des états de fait tenus pour naturels (tels que les différences entre hommes et femmes, les conflits de génération ou l'esprit de compétition). Elle *désessentialise* ou *désubstantialise* aussi les individus qui ne sont devenus ce qu'ils sont que reliés à toute une série d'autres individus, de groupes et d'institutions (sociologie des carrières délinquantes, des parcours artistiques ou sportifs singuliers, trajectoires professionnelles, etc.), *compare* et *met en lumière les transformations* de phénomènes considérés comme éternels ou invariants (tels que la famille, le marché économique, l'amour, l'amitié, le sacré, etc.). Et surtout, dans chaque cas, elle contredit les mensonges volontaires ou involontaires sur l'état du réel et défait les discours d'illusion. Comme le disait très justement Norbert Elias, les sociologues sont des "chasseurs de mythes" (Elias 1981).

Par exemple, des domaines aussi centraux que l'école et la culture ont été travaillés avec une grande cumulativité,¹ permettant de stabiliser et d'affiner les constats empiriques, statistiquement fondés, concernant les inégalités sociales d'accès aux savoirs scolaires et à toutes les formes de culture légitime. Sur ces bases solides, les chercheurs ont proposé des interprétations quant à la persistance de ces inégalités malgré les politiques dites de démocratisation. Sans ces travaux de recherche, nous serions encore collectivement persuadés que la réussite scolaire est une affaire d'effort individuel (et que les élèves en difficultés scolaires sont des "paresseux") ou de don (avec les "esprits concrets" qui feraient des études courtes et les "esprits abstraits" qui seraient naturellement prédisposés à suivre de longues études) et que l'amour de l'art est une histoire de

¹ Par exemple, les travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ont été décisifs en France dans les années 1960 et 1970 (Bourdieu 1979; Bourdieu et Darbel 1969; Bourdieu et Passeron 1964, 1970).

sensibilité personnelle qui ne s'explique pas. Nous ne saurions pas que la réussite scolaire ou l'intérêt pour les arts et la culture se prépare souvent très précocement, sans toujours le savoir, dans l'intimité de la famille, dans les manières de parler et de se comporter, dans les sollicitations et les intéressements divers et variés à des activités cousines de celles de l'école ou propres à développer la curiosité enfantine dans les "bonnes" directions.² Nous continuerions aussi à croire que l'échec scolaire des enfants est le signe d'une "démission parentale" (Lahire 1995:270-73).

On sait aujourd'hui avec certitude que la probabilité de réussir à l'école est d'autant plus élevée que l'on a des parents dotés de capitaux culturels élevés. On sait de même que la probabilité de fréquenter les institutions culturelles (musées, théâtres, bibliothèques, etc.) et de s'approprier des biens culturels est d'autant plus forte que l'on a bénéficié d'une éducation culturelle précoce; et qu'elle augmente au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie des diplômes. Savoir cela, c'est affronter la cruelle réalité du monde pour pouvoir – si on le souhaite – penser rationnellement aux moyens d'agir en vue de lutter contre l'état inégal des choses. Mais ce type de connaissance, pourtant fermement établi, et qui devrait être connu de tous dans une société où les citoyens seraient conscients de la nature du monde social, est encore aujourd'hui ignoré par beaucoup ou contestée comme de vulgaires opinions.

La sociologie permet de reprendre un peu de pouvoir sur une réalité qui s'impose comme une évidence difficile à interroger. Telle qu'elle se présente à nous, la réalité enfouit souvent les choix, parmi d'autres possibles, qui la sous-tend, et interdit de penser les multiples réalités alternatives, possibles ou virtuelles qui sont en permanence écartées. "Ce que nous ne pouvons imaginer, nous ne pouvons le désirer" écrivait le sociologue nord-américain Joseph Gusfield (1981:7). Ce dernier montrait très bien dans son étude sur la relation entre les accidents de la route et l'absorption d'alcool que la réalité n'est jamais aussi simple que celle que veulent bien nous présenter les discours officiels. En concentrant l'attention et en pointant un doigt moralisateur sur le conducteur "amoral ou irresponsable" qui a bu avant de prendre le volant, les discours sur les méfaits de l'alcool au volant aux États-Unis empêchent de prendre en compte le rôle des voitures (de leur état), de l'état des routes ou même de l'absence de transports publics qui permettraient tout simplement à des personnes ayant bu de se déplacer sans risque. L'explication monocausale, qui se révèle souvent fausse mais qui satisfait dans ce cas les liges de tempérance, est, en effet, une constante dans les discours politiques et idéologiques sur les problèmes sociaux.³

². Il serait fastidieux de citer tous les travaux ayant permis de saisir les multiples voies par lesquelles se préparent familialement "échec" et "réussite" scolaires. Par exemple, sur la question centrale du langage et du rapport au langage (Bernstein 1975; Charlot, Bautier, et Rochex 1993; Labov 1978; Lahire 1993, 2008).

³. J'ai essayé de le montrer sur le cas de l'"illettrisme" en France (Lahire 1999).

La recherche sociologique permet de comprendre que les discours publics sur les problèmes sociaux nous parlent de bien d'autres choses que de ce dont ils sont censés parler ; qu'ils stigmatisent aussi, bien souvent, celles et ceux (pauvres, illettrés, drogués, etc.) qu'ils prétendent vouloir sortir de leur condition. Quand elle prend pour objet ces discours, la sociologie rend donc service à une réalité sociale "mal dite." L'analyste n'a aucune politique ni aucune idéologie de rechange, mais essaie de dire à ceux qui parlent et qui écrivent sur un problème ce qu'ils font ou disent sans toujours le savoir. Elle permet aussi à ceux qui les lisent ou les écoutent de rester vigilants et critiques.

Face à un problème, la déconstruction sociologique doit envisager en quoi ce problème empêche de penser d'autres problèmes, ou en quoi la manière dont on en parle interdit d'imaginer d'autres manières de le poser. Par exemple, parler de l'immigration comme d'un "problème" non seulement empêche de se demander ce que l'immigration apporte à la vie d'un pays, mais contribue à détourner l'attention publique sur une catégorie (les "étrangers") pour éviter de parler des inégalités économiques et sociales les plus criantes et qui touchent souvent en premier lieu les populations immigrées ou "issues de l'immigration." Dans sa tâche de *désévidenciation* des problèmes sociaux, le sociologue opère une *variation imaginaire des perspectives* ou s'appuie sur des comparaisons pour donner la possibilité de penser que le "problème" pourrait être posé autrement ou qu'on pourrait tout simplement refuser de traiter de ce type de (faux) problème.

LA SOCIOLOGIE NE SE RÉDUIT PAS À L'ÉTUDE DES COLLECTIFS

Les représentations communes font comme si la sociologie était une science du "système," du "collectif," de la "froide statistique" et des "moyennes." Expliquer sociologiquement signifierait rapporter tout événement ou tout fait à un "système" (système capitaliste, société de consommation, société postmoderne, etc.) ou expliquer par le "milieu social" ou la "classe sociale." Une telle caricature laisse parfois les sociologues qui étudient depuis fort longtemps les effets différenciés et conjugués du sexe, de l'âge, du niveau de diplôme, de l'origine sociale et de la catégorie socioprofessionnelle d'appartenance, des appartenances confessionnelles, des pays successifs de vie pour les populations migrantes, des propriétés ethno-raciales, etc. On finit même par oublier que le père de la sociologie française, Émile Durkheim ([1897] 1983), a inauguré cette science par un travail statistique sur un acte considéré comme l'acte personnel par excellence : le suicide.

La vision commune de la sociologie comme "étude scientifique des faits sociaux humains considérés comme appartenant à un ordre particulier, et étudiés dans leur ensemble ou à un haut degré de généralité" (*Dictionnaire*

Petit Robert 2001:2354) est depuis longtemps dépassée, mais persiste dans les représentations ordinaires. Pierre Bourdieu parlait à ce sujet d’“une définition tacite de la sociologie qui la situe dans l’ordre du collectif, de la statistique, des grands nombres, du grand public” qu’il commentait de la façon suivante : “C’est, je dois vous le dire, la définition la plus commune, la plus banale, la plus ‘grand public’ – bien qu’elle soit aussi présente dans la tête de la plupart des philosophes, qui ont beaucoup contribué à diffuser, à vulgariser cette idée vulgaire, mais qui se croit distinguée, de la sociologie : je pense par exemple à Heidegger et à son fameux texte sur le ‘on,’ où il est question de la statistique, de la moyenne, de la banalité et, tacitement, de la sociologie ; c’est l’image la plus répandue dans les milieux artistiques (et philosophiques) qui, se sentant du côté du singulier, de l’unique, de l’original, etc., se croient obligés de mépriser, voire de détester la sociologie, science résolument ‘vulgaire,’ et d’affirmer ainsi, à bon compte, leur distinction. On comprend que, avec une telle image de la sociologie, vous ne puissiez voir le sociologue que comme un personnage funeste, et détestable, qui se range nécessairement dans le mauvais camp, [...] contre l’artiste, la singularité, l’exception, voire la liberté” (Bourdieu 2001:53–54).

La sociologie sait étudier aussi les cas singuliers et parfois statistiquement atypiques, en découvrant à l’échelle des individus que les déterminismes passés et présents sont multiples et qu’ils se conjuguent ou se contrarient.⁴ Elle peut donner à comprendre les cas de transfuges de classe ou les réussites et échecs scolaires improbables (Henri-Panabière 2010; Lahire 1995), les trajectoires de petits délinquants (Truong 2013), les parcours de femmes dans des métiers ou des activités exercés majoritairement par des hommes ou inversement (Mennesson 2005; Williams 1989; Zolesio 2012), les grandes bifurcations professionnelles individuelles (Denave 2015), les profils culturels dissonants (Lahire 2004), le “génie” singulier d’artistes (Elias 1991b) ou d’écrivains (Lahire 2010a), de même que le “talent” sportif (Schotté 2012), etc. L’étude du social à l’échelle individuelle contribue à effacer un peu plus l’image d’individus abstraits, “sans attaches ni racines,” disposant d’un libre arbitre, pour faire apparaître une image beaucoup plus adéquate d’individus pris dans des réseaux de contraintes tant intérieures (intériorisées sous formes de dispositions ou d’habitudes) qu’extérieures (contextuelles).

LA FICTION DE L’*HOMO CLAUSUS* ET DU LIBRE ARBITRE

Voici cette liberté humaine que tous les hommes se vantent de posséder et qui consiste en cela seul qu’ils sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent. Ainsi un enfant croit librement désirer le lait,

⁴ C’est tout le sens du travail que j’ai entrepris au cours de ces vingt dernières années (Lahire 1998, 2002, 2013).

un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est couard, fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret ce qu'ensuite il aurait voulu taire. De même le dément, le bavard et bon nombre d'individus de cette même farine croient agir par un libre décret de l'esprit et non pas poussés par une impulsion. Et comme ce préjugé est inné chez tous les hommes, ils ne s'en libèrent pas aisément. (Spinoza [1677] 2005: *Au très savant G. H. Schuller*, Lettre 58)

Les sciences du monde social montrent par leurs travaux qui portent sur toutes les dimensions possibles de la vie sociale que l'individu isolé, enfermé sur lui-même, libre et pleinement conscient de tout, qui agit, pense, décide ou choisit en toute connaissance de ce qui le détermine à agir, penser, décider ou choisir, est une *fiction philosophique* ou *juridique*.

Pour ne prendre que le cas de la fiction juridique, une institution comme le tribunal qui doit décider si tel individu singulier est coupable ou innocent a besoin pour fonctionner de la notion de responsabilité individuelle. C'est d'une certaine façon toute son existence qui repose sur une telle présupposition. L'un des plus grands théoriciens du droit, Hans Kelsen, sépare même le *droit du fait*, et considère le premier comme un monde de valeurs parfaitement autonome et parallèle au monde des faits. Le droit, en tant que "devoir être" (*sollen*), s'oppose au fait qui relève de l'"être" (*sein*). Dans le premier cas, l'homme est pensé comme exerçant son libre arbitre, alors que dans le second, le déterminisme régit l'ensemble des comportements (Kelsen [1934] 1999). Kelsen fonde sa théorie sur l'idée que pour pouvoir juger, il faut mettre entre parenthèses les déterminismes, et postuler que chacun est, avec sa conscience, sa volonté et son libre-arbitre, l'origine de ses actes. Mais en introduisant la notion de "circonstances atténuantes," le droit admet malgré tout que des éléments relatifs à l'histoire de l'accusé ou aux circonstances de son acte, peut venir diminuer la responsabilité et alléger la peine de celui qui a commis un crime ou délit.

Les êtres humains ont pour caractéristiques, en tant que prématurés sociaux, d'être naturellement prédisposés aux interactions sociales. Sans interaction avec d'autres êtres humains, les enfants ne se développeraient pas, n'auraient ni langage ni sensibilité, et ils ne survivraient d'ailleurs pas très longtemps sans eux dans la mesure où ils sont entièrement dépendants des adultes qui les entourent pour boire et manger. Le petit d'homme doit sa survie et son développement mental et comportemental à l'"étayage" (au sens d'aide ou d'assistance; Bruner 1991) des adultes porteurs de la culture de son milieu et de son époque. La singularité relative de chaque individu n'est que la synthèse ou la subtile combinaison de l'ensemble des expériences qu'il a vécues avec d'autres à des degrés d'intensité variables et dans un ordre déterminé.

Singulier, chaque individu ne l'est que dans la mesure où il se distingue des autres par les expériences qui l'ont constitué. Il est, de ce fait, indissociable des groupes et institutions qu'il a fréquentés, des types d'interaction auxquels il a été amené à prendre part (avec parents, nourrices,

grands-parents, oncles et tantes, frères et sœurs, cousins et cousines, camarades, enseignants, entraîneurs sportifs, collègues de travail, chefs d'atelier ou de bureau, représentants de la loi, religieux, etc.). Et ce n'est pas un hasard si, malgré la complexité des déterminismes sociaux repérables à l'échelle des individus, on puisse repérer des cohérences en fonction des catégories ou des groupes dès lors que l'on possède des bases de données quantitativement importantes. Les variations de l'espérance de vie par catégorie socioprofessionnelle, les probabilités d'accès à l'université ou aux grandes écoles selon l'origine sociale des étudiants, les probabilités de fréquenter les musées ou les bibliothèques en fonction de son niveau de diplôme ou d'instruction, les probabilités de se suicider en fonction d'une série de propriétés sociales, etc., nombreuses sont les données qui révèlent les déterminismes sociaux et leurs effets.

Les défenseurs du libre arbitre disent que les sciences sociales nient qu'ils puissent y avoir de "vrais choix," de "vraies décisions" ou de "vrais actes de liberté" et dénoncent le fatalisme et le pessimisme des chercheurs. En réagissant ainsi, ils sont un peu comme ceux qui, apprenant l'existence de la loi de la gravitation, feraient reproche aux savants de leur ôter tout espoir de voler en se jetant du sommet d'une montagne... La question de la liberté, quand elle est opposée aux déterminismes, ne devrait pas déclencher de telles réactions émotionnelles. Plutôt que de se lamenter devant la déception provoquée par l'idée de déterminismes sociaux, il faudrait tout d'abord chercher à savoir si ceux-ci existent ou s'ils ne sont que de pures vues de l'esprit. Et une fois avoir pris acte de leur existence bien réelle, on pourrait alors se demander ce qu'il faut faire pour transformer la réalité et redonner aux individus un pouvoir sur le réel. Ce n'est pas en niant les lois de la physique, mais bien plutôt en apprenant à les connaître, que les hommes et femmes ont réussi à inventer des moyens rationnels de voler.

La sociologie, ou du moins une partie d'entre elle, ne dit pas que des choix ne sont pas faits, que des décisions ne sont pas prises ou que les intentions ou les volontés sont inexistantes. Elle dit seulement que les choix, les décisions et les intentions sont des réalités au croisement de contraintes multiples. Ces contraintes sont à la fois *internes*, faites de l'ensemble des dispositions incorporées à croire, voir, sentir, penser, agir forgées à travers les diverses expériences sociales passées, et *externes*, car les choix, les décisions et les intentions sont toujours ancrés dans des contextes sociaux et même parfois formulés par rapport à des circonstances sociales.

La liberté a bien sûr du sens, lorsqu'elle est comprise dans le sens d'une limitation relative des possibilités d'action. Il y a des individus privés de liberté parce qu'ils sont enfermés ou parce qu'ils vivent sous une dictature, etc. Mais lorsqu'elle est posée comme une propriété abstraite et universelle de l'Homme, lorsqu'elle conduit à penser que chaque individu est maître de son destin, et qu'il ne tient qu'à lui (à sa bonne volonté, à sa conscience,

à son effort, à ses choix, à ses décisions) de réussir scolairement, professionnellement ou d'être un "bon citoyen," etc., elle constitue un sérieux obstacle à la bonne compréhension de la réalité des pratiques.

S'il en était ainsi, si le destin de chaque individu ne dépendait que de sa capacité à faire les bons choix, à prendre les bonnes décisions et à mettre en œuvre toute la volonté nécessaire, on se demande bien pourquoi les individus ne feraient pas plus souvent le choix d'être riches, cultivés et célèbres... À moins que l'on ne retourne, bien sûr, à des conceptions innéistes préscientifiques qui feraient le partage, dès la naissance, entre les génies et les idiots, les doués et les tarés, les bons et les mauvais, les gentils et les méchants, etc.

On peut d'ailleurs s'étonner du fait que les mêmes qui rejettent le déterminisme,⁵ lorsqu'il est mis en évidence par les sciences sociales, peuvent adhérer à un déterminisme biologique naturalisant autrement plus implacable. Mais il ne faut pas demander plus de cohérence aux acteurs qu'ils ne sont capables d'en produire. Ils peuvent à la fois penser que le "caractère," le "tempérament" ou les "penchants" des individus sont des choses naturelles données à la naissance et, du même coup, difficilement transformables, et être persuadés que chaque individu est libre et seul maître de son destin. À la différence du déterminisme social, la liberté individuelle comme la tendance innée ne mettent pas en question le rôle des multiples actions humaines, et notamment des politiques menées, dans la fabrication des comportements. Et c'est cela qui rend de telles idées aussi séduisantes : elles ont pour principal avantage de *couper radicalement tout lien possible entre celui qui juge et ceux qui sont jugés*.

On confond aussi souvent le déterminisme avec le caractère prévisible des événements. Or, il va de soi que les sciences du monde social ne mettent pas en évidence des "causalités" simples, univoques et mécaniques qui permettraient de prévoir avec certitude les comportements comme on peut prévoir la dissolution du sucre dans l'eau ou la chute d'une pomme se détachant de l'arbre. Ce sont au mieux des probabilités d'apparitions de comportements ou d'événements qui sont calculées. Deux raisons expliquent cette impossible prévision, même si cela ne remet pas en cause l'existence des déterminismes : d'une part l'impossibilité de réduire un contexte social d'action à une série finie de paramètres pertinents, comme dans le cas des expériences physiques ou chimiques, et d'autre part la complexité interne des individus dont le patrimoine de dispositions à voir, à sentir, agir, etc., est plus ou moins hétérogène, composé d'éléments plus ou moins contradictoires. Difficile, par conséquent, de prédire avec certitude ce qui, dans un contexte spécifique, va "jouer" ou "peser" sur chaque individu et ce qui, des multiples dispositions incorporées, va être déclenché dans et par le contexte en question. En fonction des personnes

⁵ Je renvoie ici à l'ensemble du numéro 6 (2016) de la revue *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales* consacré à la question des "déterminismes" (Le Roux et Saint-Martin 2016).

avec qui l'individu considéré coexiste durablement (conjoint, enfants, parents, frères et sœurs, etc.) ou temporairement (amis, collègues, etc.), en fonction de la place qu'il occupe dans la relation avec ces personnes ou par rapport à l'activité qu'ils déploient ensemble (dominant ou dominé, leader ou suiveur, responsable ou simple participant, concerné ou non concerné, compétent ou non compétent...), son patrimoine de dispositions et de compétences est soumis à des forces différentes. Ce qui déterminera l'activation de telle disposition dans tel contexte peut être conçu comme *le produit de l'interaction entre des (rapports de) forces internes et externes* : rapport de force interne entre des dispositions plus ou moins fortement constituées au cours de la socialisation passée, et rapport de force externe entre des éléments du contexte qui pèsent plus ou moins fortement sur l'individu (caractéristiques objectives de la situation, qui peuvent être associées à des personnes différentes), au sens où ils le contraignent et le sollicitent plus ou moins fortement (par exemple, les situations professionnelle, scolaire, familiale ou amicale sont inégalement contraignantes pour les individus).

Mais la situation est-elle si différente de celle de la physique qui chercherait à prévoir le résultat d'un jet de dés sur une table ? Dans l'état actuel de la physique, un tel résultat est imprévisible (impossible de prédire les chiffres qui vont sortir), même si tout le monde s'accorde sur le fait qu'il soit totalement déterminé physiquement. Les chiffres qui vont sortir – les points qui apparaissent sur les faces visibles des deux dés – dépendent de la matière dont sont constitués les dés (plastique, métal, papier, carton, etc.), de leur poids, de leur taille et de leur degré d'homogénéité physique (on sait que les dés pipés sont conçus de telle manière à ce que certaines valeurs apparaissent plus probablement que d'autres), de la position initiale des dés dans la main, de l'inclination du jet de dés, de la force du lancer, de la résistance de l'air et des possibles mouvements de masses d'air, de la nature de la surface de réception des dés, plus ou moins lisse ou rugueuse, sur laquelle ils vont glisser ou rouler, des interactions physiques éventuelles entre eux dans le creux de la main et même une fois lancés s'ils s'entrechoquent, etc. Tout cela est parfaitement déterminé et nous le savons. Mais ce que nous ne savons pas, c'est faire les calculs nécessaires pour combiner l'ensemble de ces données physiques et de ces forces et prédire les chiffres qui vont apparaître une fois les dés stabilisés. Si l'on imagine qu'en plus de tout cela, chacun des deux dés est le produit d'une histoire différente, et que l'environnement dans lequel ils sont plongés est aussi le produit d'une histoire, on aurait une idée du très haut degré de complexité auquel les chercheurs en sciences sociales ont à faire face.

Chaque individu est trop *multi-socialisé* et trop *multi-déterminé* pour qu'il puisse être conscient de l'ensemble de ses déterminismes. Il est pour cette raison normal de voir des résistances subjectives apparaître à l'idée d'un déterminisme social. C'est parce qu'il est porteur de dispositions

multiples et que s'exercent sur lui des forces différentes selon les situations sociales dans lesquelles il se trouve, que l'individu peut avoir parfois le *sentiment d'une liberté* de comportement. Mais le sentiment de liberté provient aussi du fait que les individus sont tout entiers investis dans leurs actions, qu'ils sont à ce qu'ils font, happés par leurs désirs, leurs objectifs immédiats ou leurs projets plus lointains, plutôt qu'ils ne sont dans la conscience de ce qui les détermine à faire ce qu'ils font et à le faire comme ils le font. Comme l'écrivait Spinoza : "Les hommes se trompent quand ils se croient libres ; car cette opinion consiste en cela seul qu'ils *sont conscients de leurs actions et ignorant des causes qui les déterminent*. Leur idée de la liberté consiste donc en ceci qu'ils ne connaissent aucune cause à leur action. Ils disent certes que les actions humaines dépendent de la volonté, mais ce sont là des mots et ils n'ont aucune idée qui leur corresponde" (Spinoza [1677] 2005).

Les sciences du monde social contextualisent l'action humaine et mettent en relation cette action avec des actions passées ou présentes. Ce qui d'ordinaire est regardé de façon isolée, comme des substances qui contiennent leurs propres principes explicatifs, est considéré dans un tissu de relations. Contextualiser consiste à tisser des liens entre un *élément central* (un fait individuel ou collectif, un geste ou une pratique, un objet ou un énoncé, un événement ou une trajectoire, une action ou une interaction, etc.) qu'on cherche à comprendre et *une série d'éléments tirés de la réalité* qui l'encadre et lui donne sens.

Contextualiser, historiciser, relier : voilà donc ce que ne cessent de faire, patiemment, rigoureusement et systématiquement, les meilleurs travaux des sciences sociales (Lahire 2012). Les individus ont des histoires et ces histoires sont celles notamment des relations d'interdépendance qu'ils ont formées avec d'autres individus ; leurs actes, leurs émotions et leurs pensées sont reliés à des contextes qui ont leurs propriétés et leurs contraintes spécifiques ; et la conscience qu'ils peuvent avoir de ce qu'ils font et de ce qu'ils pensent, ainsi que des raisons de faire ce qu'ils font et de penser ce qu'ils pensent, est limitée.

L'idée même que l'on puisse trouver dans la réalité empirique des preuves de l'existence d'une liberté humaine irréductible n'a pas grand sens. Elle signifierait que l'on pourrait prouver l'existence d'individus *autodéterminés*, c'est-à-dire d'individus dont les comportements ne seraient déterminés *que par leur volonté*, et que cette volonté elle-même n'aurait ni histoire, ni contexte, ni contacts ou soutiens extérieurs. De régression en régression, si l'acte est libre car fondé sur une volonté individuelle qui n'a elle-même aucune genèse ni aucun fondement, on finit par brosser le portrait improbable d'un individu conscient déjà formé, qui n'a jamais été enfant, n'a jamais été en contact avec quiconque et qui portait en lui-même à la naissance l'essentiel de sa personnalité, de ses préférences ou de son caractère. C'est sur une telle fiction que repose la théorie de l'*homo oeconomicus* qui se situe au cœur de la science économique orthodoxe et dont

la sociologie et l'anthropologie n'ont cessé, de Durkheim à Bourdieu en passant par Mauss ou Elias, de montrer l'irréalisme.

En définitive, l'objectif et les méthodes des sciences du monde social rendent caduque la notion de liberté, car faire appel à cette notion signifierait seulement : "Nous ne parvenons pas à expliquer ce point." L'invocation de la liberté individuelle ou du libre arbitre est donc une forme subtile de démission scientifique et un appel à l'arrêt de toute enquête. Elle dit : "Arrivés au terme de notre enquête, nous ne savons pas expliquer l'existence de tel ou tel acte ou fait." Il n'est d'ailleurs pas rare de voir des chercheurs invoquer les "marges de liberté" de l'acteur au moment d'avouer que leurs analyses statistiques laissent une part de leurs données inexplicée... Comme l'écrivait le sociologue Peter Berger, "on ne peut rendre compte empiriquement de la liberté. Plus précisément, alors que nous pouvons faire l'expérience de la liberté comme celle d'autres certitudes empiriques, elle n'est pas accessible à une démonstration par une méthode scientifique" (Berger 2014:163). La liberté est l'*asylum ignorantiae* de la recherche scientifique.

L'idée d'une vie subjective non-sociale ou extra-sociale est le genre de robinsonnade dont parlait Marx en : "La production réalisée en dehors de la société par l'individu isolé – fait exceptionnel qui peut bien arriver à un civilisé transporté par hasard dans un lieu désert et qui possède déjà en puissance les forces propres à la société – est chose aussi absurde que le serait le développement du langage sans la présence d'individus vivant et parlant ensemble" (Marx [1859] 1972:2). L'individu, le for intérieur, l'esprit ou la subjectivité comme lieu de notre irréductible liberté est l'un de nos grands mythes contemporains. On peut aimer participer aux mythes, comme le font certains politiques, certains essayistes, certains philosophes et malheureusement aussi certains chercheurs en sciences humaines et sociales qui postulent la liberté de l'Homme et renouent *de facto*, tout en se réclamant parfois de l'héritage des Lumières, avec l'idée anti-rationaliste du mystère insondable et incompréhensible de la vie humaine. On peut aussi vouloir s'en défaire et faire tomber les écailles de ses yeux.

Abandonner toute illusion de subjectivité, d'intériorité ou de singularité non déterminées, de libre arbitre ou de personnalité hors de toute influence du monde social, pour faire apparaître les forces et contre-forces, internes (dispositionnelles) comme externes (contextuelles), auxquelles nous sommes continuellement soumis depuis notre naissance, et qui nous font sentir ce que nous sentons, penser ce que nous pensons et faire ce que nous faisons, est un précieux progrès dans la connaissance. Modelés par ce monde que nous contribuons à modeler, nous ne lui échappons d'aucune façon ; conformistes comme marginaux, dominants comme dominés, nous faisons tous avec ce qu'il a fait de nous et ce que nous pouvons en faire en fonction des situations dans lesquelles nous sommes plongés.

LA SOCIOLOGIE EST RELATIONNELLE

L'un des grands acquis des sciences naturelles, physiques ou sociales, consiste à penser *relationnellement* ce qui est généralement pensé *substantiellement* par la perception pré-scientifique du monde. Pour la perception ordinaire du monde social, les individus, les institutions ou les groupes se présentent comme des choses séparées, menant une vie parallèle et autonome, et qui entrent parfois en interaction. Or, les travaux scientifiques nous ont habitués à penser qu'un élément ne pouvait se comprendre qu'en relation avec l'ensemble des éléments composant le tout dans lequel il s'inscrit.

L'analyse par Marx de la manière dont les capitalistes, détenteurs des moyens de production, s'approprient une grande partie de la richesse produite par les ouvriers dont ils achètent la force de travail, est un bon exemple d'analyse relationnelle. Celle-ci permet de comprendre que les riches n'existent pas "à côté" ou "indépendamment" des pauvres, mais bien *parce qu'il existe des pauvres*. Ces derniers rendent possible l'enrichissement des plus riches qui leur "doivent" donc structurellement leur richesse. Les plus pauvres peuvent, de leur côté, espérer individuellement un jour devenir riche, mais cette vision individuelle empêche de voir le lien d'interdépendance structural entre richesse et pauvreté. Une société où tout le monde accèderait à la richesse n'a strictement aucun sens. Pourtant, de telles croyances sont fréquentes dans les discours ordinaires qui laissent penser qu'un jour le groupe des riches pourrait contenir l'ensemble des membres d'une société. Dans certains cas aussi, on inverse l'ordre logique des choses en considérant que les pauvres auraient tout à gagner d'une société où les riches s'enrichissent car ils bénéficieraient eux aussi de cette prospérité du fait de l'augmentation des emplois et de la croissance (*trickle-down effect*). Ce type de conception naïve des retombées positives, pour les uns, de la bonne santé financière des autres, ne correspond évidemment pas à la réalité des rapports sociaux.

Avec l'analyse sociologique des classes, de même qu'avec l'étude socio-historique des ordres ou des castes, la pensée relationnelle a aussi montré que classes, ordres ou castes se définissent toujours culturellement ou symboliquement les uns par rapport aux autres. Pierre Bourdieu a ainsi mis en évidence que le goût des uns était toujours le dégoût du goût des autres : "Ce n'est pas par hasard que, lorsqu'ils ont à se justifier, ils s'affirment de manière toute négative, par le refus opposé à d'autres goûts : en matière de goût, plus que partout, toute détermination est négation ; et les goûts sont sans doute avant tout des *dégoûts*, faits d'horreur ou d'intolérance viscérale (c'est à vomir) pour les autres goûts, les goûts des autres" (Bourdieu 1979:59-60). L'ensemble des oppositions structurales qui organisent les jugements et les perceptions dans des sociétés hiérarchisées – haut/bas, sacré/profane, noble/vulgaire, supérieur/inférieur, rare/commun, signifiant/insignifiant, beau/laid – forme une matrice symbolique qui

repose sur une opposition dominant/dominé (Lahire 2015). En articulant les jugements de goût aux rapports sociaux de domination entre groupes ou classes de la société, et en les pensant relationnellement les uns par rapport aux autres, la sociologie a permis de ce fait de porter l'éclairage sur les effets de la domination sociale dans des domaines – l'art et la culture – où personne ne voulait les voir.

De son côté, le sociologue Norbert Elias a placé au cœur de sa sociologie la notion d'interdépendance qui lui permet de penser de façon relationnelle la réalité sociale à des échelles très différentes : des relations internationales (Devin 1995) aux relations interindividuelles, en passant par les relations intergroupes au sein d'une société donnée. À chaque niveau d'analyse, l'idée de relations d'interdépendance permet de comprendre que l'action des uns – nations, groupes ou individus – dépend fortement de celles des autres. Les configurations de relations d'interdépendance que forment les partenaires d'un couple, les joueurs d'une partie de cartes, les membres d'une famille, les membres d'une église ou d'un parti politique, les classes sociales d'un pays, de même que les différentes nations qui coexistent sur Terre, expliquent les comportements des différents éléments qui les composent.

Pour ne prendre que le cas des comportements individuels, Elias explique qu'"on ne peut comprendre l'individu qu'à partir de sa forme de coexistence avec les autres et dans le cadre de sa vie collective" et que "la structure et la forme du comportement d'un individu dépendent de la structure de ses relations avec les autres individus" (Elias 1991a:104). Les actions de l'enfant, par exemple, sont toujours des réactions qui "se calent" relationnellement sur les actions des adultes qui, sans le savoir, délimitent des espaces de comportements, de perceptions et de représentations possibles pour lui. Alors que l'on est spontanément enclin à réifier en "traits de caractère" ou de "personnalité" les comportements des individus avec lesquels nous interagissons, la sociologie rappelle au contraire que ces "traits" ne sont pas une propriété intrinsèque des individus en question. Ils sont les produits des relations d'interdépendance passée, mais aussi de la forme des relations sociales à travers lesquelles ils s'expriment. Comme le résume très bien le psychanalyste François Roustang en s'appuyant sur les réflexions d'un anthropologue développant lui aussi une forte pensée relationnelle, Gregory Bateson : "Nous dirons, par exemple, qu'un tel est 'dépendant,' 'hostile,' 'fou,' 'méticuleux,' 'anxieux,' 'exhibitionniste,' etc. Pourtant, ainsi que le remarque Bateson, ces adjectifs, 'censés décrire son caractère, ne sont en fait aucunement applicables à l'individu mais aux transactions entre celui-ci et son environnement matériel et humain. Personne n'est 'débrouillard' ou 'dépendant' ou 'fataliste' dans le vide. Chaque trait qu'on attribue à l'individu n'est pas sien, mais correspond davantage à ce qui se passe entre lui et quelque chose (ou quelqu'un) d'autre.'" (Roustang 1990:107). Ce type de raisonnement relationnel a conduit des psychologues et des psychanalystes, inspirés de l'école de Palo Alto

(Gregory Bateson, Paul Watzlawick et al.) à imaginer des thérapies familiales qualifiées de “systémiques,” en considérant que lorsqu’un membre de la famille a un problème, c’est le plus souvent l’effet des relations qui s’instaurent entre l’ensemble des membres du groupe. Pour soigner le patient, il faudrait s’efforcer de modifier la nature des relations qu’il entretient avec tous les membres de sa famille.

La famille, par l’intermédiaire de laquelle chaque individu apprend à découvrir la société et à y trouver sa place, est aussi l’espace relationnel premier qui tend à fixer les limites du possible, du pensable et du désirable. Lorsque des grands-parents, des parents, des oncles et tantes, des cousins et cousines, parfois des frères et sœurs, sont déjà passés par l’enseignement supérieur ou, au contraire, lorsqu’ils n’ont jamais accédé à un tel niveau scolaire ; lorsque l’enfant a entendu parler avec enthousiasme de la réussite au BEP de mécanique automobile du cousin germain ou lorsqu’il perçoit la déception de ses parents face à l’entrée du frère aîné à l’université plutôt qu’en classes préparatoires, il intériorise progressivement les espérances subjectives de ses parents ou des adultes les plus significatifs de son entourage. Ces espérances parentales dépendent de leur propre position dans la hiérarchie des diplômes scolaires et de leur rapport au système scolaire : perçu à partir d’un certificat d’études primaires, le baccalauréat revêt une certaine valeur, mais vu d’un parcours de polytechnicien, l’entrée dans une faculté de lettres et sciences humaines est un véritable “échec,” etc.

Les acteurs sont plus souvent “socialement raisonnables” qu’on ne le croit. Ce qui ne leur est pas accessible ne devient plus désirable, et ils finissent par n’aimer que ce que la situation objective les autorise à aimer. Sans s’en rendre compte, ils prennent non pas leurs désirs pour la réalité, mais la réalité des possibles, que fixe le réseau des relations d’interdépendance dans lesquels ils sont pris, pour leurs désirs les plus personnels.⁶ C’est par des mécanismes de maintien de la dignité (je ne peux pas – sans décevoir tout mon entourage – viser moins que ...) ou d’anticipation de la possible dénonciation des prétentions (ils vont se demander pour qui je me prends) que les espérances subjectives se calent et, du même coup, que les inégalités se perpétuent (Lahire 2010b).

Enfin, on peut prendre l’exemple de l’analyse par Everett C. Hughes de la division sociale du travail dans les hôpitaux. Hughes, qui est l’une des figures marquantes de la célèbre école de Chicago, parle de la sociologie comme de la “science des interactions sociales” (Hughes 1996:279). Pour lui, la notion d’interaction ne renvoie pas forcément aux interactions de face-à-face entre individus. Ce sur quoi Hughes entend insister en utilisant un tel concept, c’est le fait que les actions ou les comportements d’un individu ou d’un groupe social ne sont jamais compréhensibles en dehors

⁶. Halbwachs disait qu’un “ensemble d’influences sociales [...] pénètrent en nous sans que nous nous en doutions dès l’éveil de notre conscience, si bien que nous prenons l’habitude de les confondre avec nous-mêmes” (Halbwachs 2015:50).

de l'analyse des actions ou des comportements des individus ou des groupes qui sont en relation de coopération, de concurrence ou de conflit avec eux. De même que pour Ferdinand de Saussure un signe linguistique est ce que les autres signes ne sont pas, "le travail d'infirmière," écrit Hughes, comprend tout ce qui doit être fait dans un hôpital, mais qui n'est pas fait par d'autres catégories de personnes. Pour chacune de ces nombreuses tâches, il faut se demander : "Pourquoi est-elle accomplie par l'infirmière plutôt que par quelqu'un d'autre, ou par quelqu'un d'autre plutôt que par l'infirmière ?" (Hughes 1996:70). Hughes est donc amené à critiquer la réduction d'un système d'interactions complexe, tel qu'un hôpital ou un service hospitalier, à un face-à-face abstrait du type médecin-malade. Il montre qu'on ne comprend rien à l'interaction directe, immédiatement visible, entre le médecin et le malade, si l'on ne sait pas quelle est la place du médecin et du patient dans l'ensemble du système d'interactions que composent les différents métiers de l'hôpital. La division sociale du travail se comprend notamment en saisissant les processus de délégation des tâches les moins "honorables," "respectables," "propres" ou "gratifiantes," c'est-à-dire les processus de délégation du "sale boulot," Il faut toujours se demander qui se charge du travail sale, impur, désagréable, humiliant, dégoûtant ou dégradant. On assiste ainsi, dans le secteur hospitalier, à des délégations de tâches en cascade du médecin vers l'infirmière, de l'infirmière vers l'aide-soignante et de cette dernière vers la femme de service qui s'occupe du ménage.⁷

UNE SOCIOLOGIE POUR LA DÉMOCRATIE

Émile Durkheim, qui défendait la recherche désintéressée du savoir "pour lui-même," n'en déclarait pas moins par ailleurs, dans l'introduction *De la division du travail social* ([1895] 1991:XXXIX), que "la sociologie ne vaut pas une heure de peine si elle ne devait avoir qu'un intérêt spéculatif," Et il précisait dans ses *Leçons de sociologie* : "Un peuple est d'autant plus démocratique que la délibération, que la réflexion, que l'esprit critique jouent un rôle plus considérable dans la marche des affaires publiques. Il l'est d'autant moins que l'inconscience, les habitudes inavouées, les sentiments obscurs, les préjugés en un mot soustraits à l'examen, y sont au contraire prépondérants" (Durkheim [1890–1900] 1950). Pour Durkheim, les sciences sociales devaient participer pleinement à ce travail de délibération, de réflexion et à cet esprit critique.

J'ai tenté d'expliciter ce qui fait, selon moi, l'intérêt et même la nécessité historique de la sociologie. Cette science s'est historiquement

⁷. Suivant le même principe d'analyse relationnelle à propos des groupes ethniques, Hughes explique que le sociologue doit s'intéresser principalement aux relations entre ces groupes et non à chaque groupe considéré comme une entité isolée (Hughes 1996:205). Voilà un conseil que ceux qui aujourd'hui essentialisent les "cultures ethniques" pour mieux les opposer en présupposés "chocs de civilisation," feraient mieux de suivre.

construite contre les naturalisations des produits de l'histoire, contre toutes les formes d'ethnocentrisme fondées sur l'ignorance du point de vue (particulier) que l'on porte sur le monde, contre les mensonges délibérés ou involontaires sur le monde social. Pour cette raison, elle me paraît d'une importance primordiale dans le cadre de la Cité démocratique moderne.

Au cours de son histoire, elle s'est peu à peu imposée à elle-même des contraintes souvent sévères en matière de recherche empirique de la vérité, dans la précision et la rigueur apportées à l'administration de la preuve et se distingue par là même de toutes les formes d'interprétation hasardeuses du monde. Passant de la philosophie sociale, qui pouvait dissenter de manière générale et peu contrôlée, à la connaissance théoriquement-méthodologiquement armée et empiriquement fondée du monde social, les sociologues ont ainsi inventé une forme rationnelle de connaissance sur le monde social qui peut légitimement prétendre à une certaine vérité scientifique (même si celle-ci, comme dans d'autres sciences, n'est jamais définitivement établie). Lorsqu'elles sont fondées sur l'enquête empirique (quelle qu'en soit la nature), les sciences sociales peuvent ainsi utilement, dans une démocratie, constituer un contrepoids critique à l'ensemble des discours partiels tenus sur le monde social, des plus publics et puissants (discours politiques, religieux ou journalistiques) aux plus ordinaires.

Investis dans leurs diverses occupations ordinaires, familiales ou professionnelles, ludiques ou culturelles, les acteurs des sociétés différenciées n'ont au bout du compte qu'une vue extrêmement limitée du monde social complexe dans lequel ils vivent. Division sociale du travail oblige, ils consacrent leur temps et leur énergie à des activités tellement circonscrites et localisées, qu'ils n'ont guère le loisir et les moyens de recomposer les cadres plus généraux dans lesquels ils sont insérés. La vision horizontale est une vision de proximité, une vue "d'en bas" et un peu courte. Où "la société" - ce monstre complexe et invisible - se donnerait-elle à voir aujourd'hui sans des sciences sociales rationnelles et empiriquement fondées, sinon dans les discours publics étatiques, politiques, journalistiques, publicitaires, religieux ou moraux, qui brossent, chacun à leur façon, le portrait déformé d'une époque. Lorsque nous lisons des journaux, allumons notre téléviseur, écoutons des discours politiques, etc., nous avons souvent affaire à des "résumés du monde social," plus ou moins généraux, qui confèrent une forme à ce dernier et le rendent par conséquent appréhendable par les consciences individuelles. Ces entités un peu floues que l'on désigne parfois sous l'expression de "problèmes sociaux" ou de "faits de société," et qui font l'objet de toutes les attentions publiques, sont toujours des moyens de transformer le monstre complexe et invisible en une figure simple et visible.

Les sciences sociales ont bien pour objectif de faire accéder à des réalités qui restent invisibles à l'expérience immédiate. Par leur travail collectif de reconstruction patiente, elles offrent des images particulières du monde social, de ses structures, des grandes régularités ou des

principaux mécanismes sociaux qui le régissent. Ces sciences sont en mesure d'élaborer une "connaissance médiate" de la réalité, c'est-à-dire qu'elles peuvent construire des objets qui n'ont jamais été observés, vus ou "vécus" comme tels par personne et qui n'ont aucune visibilité d'un point de vue ordinaire : des probabilités de redoublement scolaire par origine sociale, des taux d'inflation sur une période de temps donné, des mouvements de population, etc. Cette connaissance médiate - qui permet de dépasser l'horizon limité de toutes les visions réduisant le monde social à ce que les acteurs ont pu en ressentir, en penser ou en dire - suppose une dissociation de la perception et de la connaissance : il s'agit de connaître le monde hors de la perception directe et immédiate de celui-ci, par reconstruction de la réalité à partir d'un ensemble de données collectées, critiquées, organisées, agrégées et mises en forme de différentes manières.

Les sciences sociales se distinguent donc des autres genres de discours par la possibilité qui leur est donnée de faire des arrêts sur image plus longs, plus systématiques, plus contrôlés. Les images qu'elles en tirent dépendent, certes, toujours d'un point de vue partiel et théoriquement limité, mais ils sont à la fois rationnels et empiriquement fondés. De même, à la différence des discours publics ordinaires, les sciences sociales soulignent le caractère fondamentalement historique - et, par conséquent, non naturel et transformable - de ce qu'elles décrivent et analysent. Au lieu de nous "raconter des histoires" et de renforcer les stéréotypes en tout genre, les chercheurs rendent problématiques les évidences les moins discutées et *réveillent nos consciences somnolentes* en portant un regard rigoureux, interrogateur et critique sur l'état du monde. Que seraient les représentations du monde social des citoyens sans une connaissance minimale du marché économique, des organisations productives et de la stratification sociale, des inégalités économiques, sociales ou culturelles, des structures de la parenté et des formes contemporaines de la famille, des processus de socialisation ou des déterminants sociaux de la consommation ? On ose à peine penser au recul historique que représenterait un monde où la grande majorité des futurs citoyens dépourvus de toute connaissance scientifique sur l'état du monde dans lequel ils vivent seraient laissés entre les mains des seuls sophistes des temps modernes.

Les États, un peu partout dans le monde, soulignent la nécessité de former à la citoyenneté, et envisagent parfois de répondre à cette exigence par l'enseignement de la morale ou de l'éducation civique. Or, la sociologie pourrait et même devrait être au cœur de cette formation : le relativisme méthodologique, la prise de conscience de l'existence d'une multiplicité de "points de vue" liée aux différences sociales, culturelles, géographiques, etc., la pensée relationnelle et processuelle, la connaissance de certains mécanismes et processus sociaux, etc., tout cela pourrait utilement contribuer à former des citoyens qui seraient un peu plus *sujets* de leurs actions dans un monde social dénaturalisé, rendu un peu moins opaque, étrange et immaîtrisable.

Bibliographie

- Berger, P. 2014. *Invitation à la sociologie*. Paris: La Découverte. Series: Grands repères.
- Bernstein, B. 1975. *Langage et classes sociales*. Paris: Minuit.
- Bourdieu, P. 1979. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris: Minuit.
- Bourdieu, P. 2001. "Questions sur l'art pour et avec les élèves d'une école d'art mise en question." Pp. 13–54 in *Penser l'art à l'école*, edited by I. Champey. Arles: Actes sud.
- Bourdieu, P. et A. Darbel. 1969. *L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*. Paris: Minuit.
- Bourdieu, P. et J.-C. Passeron. 1964. *Les Héritiers, les étudiants et la culture*. Paris: Minuit.
- Bourdieu, P. et J.-C. Passeron. 1970. *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris: Minuit.
- Bruner, J.S. 1991. *Le Développement de l'enfant. Savoir faire, savoir dire*. Paris: PUF. Series: Psychologie d'aujourd'hui.
- Charlot B., E. Bautier et J.-Y. Rochex. 1993. *École et savoir dans les banlieues et ailleurs*. Paris: Armand Colin.
- Denave, S. 2015. *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*. Paris: PUF.
- Devin, G. 1995. "Norbert Elias et l'analyse des relations internationales." *Revue française de science politique* 45^e(2):305–27.
- Dictionnaire Petit Robert. 2001. Paris, p. 2354.
- Durkheim, É. [1890–1900] 1950. *Leçons de sociologie. Physique des mœurs et du droit (1890–1900)*. Paris: PUF. Retrieved June 7, 2017 (<https://doi.org/doi:10.1522/cia.due.lec>).
- Durkheim, É. [1895] 1991. *De la division du travail social*. Paris: PUF. Series: Quadrige.
- Durkheim, É. [1897] 1983. *Le Suicide*. Paris: PUF. Series: Quadrige.
- Elias, N. 1981. *Qu'est-ce que la sociologie ?* Paris: Pandora. Series: Des sociétés.
- Elias, N. 1991a. *La Société des individus*. Paris: Fayard.
- Elias, N. 1991b. *Mozart. Sociologie d'un génie*. Paris: Seuil.
- Gusfield, J. 1981. *The Culture of Public Problems. Drinking-Diving and the Symbolic Order*. Chicago/London: The University of Chicago Press.
- Halbwachs, M. 2015. *La Psychologie collective*. Paris: Flammarion. Series: Champs classiques.
- Henri-Panabière, G. 2010. *Des "héritiers" en échec scolaire*. Paris: La Dispute.
- Hughes, E.C. 1996. *Le Regard sociologique. Essais sociologiques*. Paris: Éditions de l'EHESS.
- Kelsen, H. [1934] 1999. *Théorie pure du droit*. Paris: LGDJ. Series: La pensée juridique.
- Labov, W. 1978. *Le Parler ordinaire*. Paris: Minuit.
- Lahire, B. 1993. *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'«échec scolaire» à l'école primaire*. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Lahire, B. 1995. *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*. Paris: Gallimard/Seuil/EHESS.
- Lahire, B. 1998. *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris: Nathan. Series: Essais & Recherches.
- Lahire, B. 1999. *L'Invention de l'«illettrisme»*. *Rhétorique publique, éthique et stigmates*. Paris: La Découverte.

- Lahire, B. 2002. *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Paris: Nathan. Series: Essais & Recherches.
- Lahire, B. 2004. *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris: La Découverte.
- Lahire, B. 2008. *La Raison scolaire. École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*. Rennes: PUR.
- Lahire, B. 2010a. *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*. Paris: La Découverte.
- Lahire, B. 2010b. "La transmission familiale de l'ordre inégal des choses." *Regards croisés sur l'économie* 7:203–10.
- Lahire, B. 2012. *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*. Paris: Seuil. Series: Couleur des idées.
- Lahire, B. 2013. *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*. Paris: La Découverte.
- Lahire, B. 2015. *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*. Paris: La Découverte.
- Le Roux, R. et A. Saint-Martin, eds. 2016. *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*. n 6. 205 p.
- Marx, K. [1859] 1972. *Contribution à la critique de l'économie politique*. Paris: Éditions Sociales. Retrieved June 7, 2017 (<https://doi.org/doi:10.1522/cla.mak.con>).
- Mennesson, C. 2005. *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*. Paris: L'Harmattan.
- Roustang, F. 1990. *Influence*. Paris: Minuit. Series: Critique.
- Schotté, M. 2012. *La Construction du "talent." Sociologie de la domination des coureurs marocains*. Paris: Raisons d'agir.
- Spinoza, B. [1677] 2005. *Éthique*. traduit par R. Misrahi. Paris: Éditions de l'éclat.
- Truong, F. 2013. *Des capuches et des hommes*. Paris: Buchet Chastel.
- Williams, C.L. 1989. *Gender Differences at Work. Women and Men in Nontraditional Occupations*. Berkeley/Los Angeles: University of California Press.
- Zolesio, É. 2012. *Chirurgiens au féminin ? Des femmes dans un métier d'homme*. Rennes: PUR.